

# LA VITRE ET LA PLUME

## à propos de la Séparation et du Bégaiement chez ERRI DE LUCA

J'ai toujours été intéressée par le cas de l'écrivain italien Erri de Luca, qui relate sa propre histoire de mutisme et bégaiement dans son premier livre « Une fois, un jour », (« Non ora, non qui » en italien) où il décrit remarquablement ce trouble sévère, dans le style dense et poétique qui le caractérise. On sait qu'Erri de Luca, né en 1950, obtint notamment le Prix Fémina Etrangers en 2002 pour « Montedidio » et un Prix européen de Littérature en 2013. Son ouvrage « Une fois, un jour » (ou « Pas ici, pas maintenant »), paru en 1989 en Italie a été édité chez Verdier puis Gallimard (Folio). Sa traductrice est Danièle Valin.

\*

\*\*

**E**rri était un enfant d'une famille bourgeoise désargentée qui avait dû s'installer dans les bas quartiers de Naples après la guerre. La fenêtre de leur ruelle était obstruée par les étendages de draps fraîchement lavés qui claquaient au vent, dans une odeur d'eau de Javel et de poisson mêlés, tandis que les habitants du quartier s'interpellaient en criant d'étages en étages.

La famille d'Erri, elle, ne fréquentait pas ce milieu populaire, et d'ailleurs ne parlait pas le napolitain.

« Nos parents se défendaient de la pauvreté et du milieu par l'italien ». C'était une famille réservée, distante. Le silence régnait dans l'appartement exigu où ils vivaient comme en exil. Erri était contraint au silence. Il se contraignait au silence. Déjà, on le voit, le langage ordinaire était pointé du doigt.

Mais c'était un enfant casseur : quand on lui offrait un objet, il ne le sentait vraiment sien qu'après l'avoir brisé, cassé, comme il le fera aussi, des mots. Sa mère ne le giflait pas, ne le rouait pas de coups, comme cela se faisait dans le voisinage, mais elle le grondait vivement, ce qui avait pour effet de déclencher une violente culpabilité. Aussi Erri écrit-il : « je ne veux pas des mots ». Aux mots il ne pouvait répondre car les mots se clouaient dans sa bouche ; la voix de sa mère « gouvernait son souffle », capable de le suspendre « au plus léger haussement de ton ».

Qui était donc responsable de ce bégaiement ?

C'est la faute de l'Ange, écrit-il, vous savez, l'Ange qui de sa plume touche les lèvres d'Isaïe, de Jérémie, de ceux qui deviendront prophètes. A Naples, on dit qu'un Ange frappe la bouche des enfants à l'heure de leur naissance.

« Il avait dû me donner un coup un peu plus fort, voilà pourquoi je bégayais ; c'était la version de légende qu'on me racontait ».

« Dans mes nuits d'enfant, un ange venait souvent frapper à ma bouche, mais moi je ne parvenais pas à l'ouvrir pour lui souhaiter la bienvenue. Au bout d'un moment il s'en allait et dans le noir restaient ses plumes et mes larmes ».

Ne peut-on pas penser ici à Mallarmé... ce poète semblable aux ailes du cygne pris dans  
« *le lac oublié que hante sous le givre*  
*Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui* » ?  
... Un Ange passe... silence... a-t-on coutume de dire !

Le livre « Une fois, un jour » est en fait écrit comme une lettre à sa mère, à un moment où il pense qu'il va mourir. Sa mère ne le sait pas, mais lui se voit aux portes de la mort, et il lui ouvre son cœur. Le prétexte de l'ouvrage est la redécouverte d'une vieille photo, prise par le père, où la mère encore jeune, regarde un autocar, regarde à travers la vitre d'un autocar où un homme va mourir. Elle ne le sait pas, mais cet homme c'est lui, son fils.

La vitre est peut-être le thème central de son bégaiement : la vitre qui sépare, qui sépare le bébé de sa mère à la maternité, la vitre de l'autocar qui sépare l'homme mourant de sa mère, qui sépare de la vraie vie. La vitre, symbole de la séparation, qui crée une illusion de proximité par sa transparence, est une souffrance récurrente pour Erri. Ne peut-on pas évoquer ici aussi Mallarmé s'accrochant « *à toutes les croisées d'où l'on tourne le dos à la vie* » ?

S'il n'y avait la vitre, il y aurait le contact, la fusion. La vitre, comme les mots, crée une séparation : « entre une mère et son fils, bien peu de mots sont nécessaires », écrit-il.

Plus tard, dans son livre « Au nom de la mère », il traduira ce besoin fusionnel en faisant dire à Marie, au moment de la naissance de Jésus : « il n'est qu'à moi ; cette nuit son nom n'est qu'à moi, qu'à moi, il n'est qu'à moi ». Peu de mots, en effet.

Depuis Lacan, on sait combien la présence d'un tiers, du tiers séparateur, entre la mère et l'enfant, est fondatrice dans l'accession à la parole et à sa propre identité. C'est ce que Lacan a appelé le « nom du père », et que l'on désigne souvent maintenant sous le terme de tiercéité : le tiers nécessaire à l'accès au symbolique.

Le père réel d'Erri existe, mais Erri le décrit comme distant, lointain. C'est un père qui prend des photos, qu'Erri choisit de décrire à travers son objectif photographique. Et précisément il choisit d'articuler son livre, cette lettre à sa mère, autour d'une photo prise par le père.

L'œil du père, c'est l'objectif, qui nous rappelle bien sûr Victor Hugo : « *l'œil était dans la tombe et regardait Caïn...* ». Cet œil l'épie, l'épingle comme on le ferait d'un papillon, épingle le coupable et immobilise sa parole.

Le « nom du père », au sens propre, Erri ne peut le prononcer. Ce nom se coince dans sa gorge, écrit-il, il ne se sent pas le descendant de cette lignée paternelle : il n'habite pas ce nom qui lui est comme étranger. L'œil du père, porteur de culpabilité, le nom du père, inaccessible, cela paralyse, disloque Erri qui se sent « l'écho dilapidé d'un père trop lointain » ; un père dont il parle sous cette appellation : « cet homme », tandis qu'il tutoie sa mère, à qui le livre s'adresse. Un père trop lointain pour jouer son rôle de père.

Pourtant il aime cet homme, il lui ressemble par certains côtés, passionné comme lui de livres et d'érudition.

« Je suis son fils parce que j'ai hérité de ses désirs » écrira-t-il plus tard.

Curieusement, (mais avec une certaine logique) c'est au moment où son père, progressivement, va devenir aveugle, que le bégaiement d'Erri s'atténue. L'œil du père s'absente. Le jugement du père n'est plus aussi paralysant. C'est lui qui devient un handicapé, accumulant les maladresses, occasionnant rires et moqueries, dans une trajectoire tragique

puisqu'elle le conduira au suicide. C'est comme si ce père avait endossé le costume du fils, comme s'il avait pris sa place de handicapé de la vie. C'est à ce moment qu'Erri pourra développer envers lui une tendresse filiale et se distancier du bégaiement.

Son père le destinait à une brillante carrière de diplomate. Mais à l'adolescence, Erri rompt les amarres. Il quitte le lycée et s'engage intensément dans le combat politique d'extrême gauche. Il milite avec ferveur pour les déshérités, le tiers-monde. Il devient ouvrier, au plus bas de l'échelle et fera ainsi un long séjour en France où il travaille dans les sous-sols. Il ira en Afrique avec les ONG, où il sera très malade ; il ira en Bosnie au moment de la guerre où il sera conducteur de camions. Puis il revient en banlieue de Rome et mène une vie de maçon, de tailleur de pierres.

Mais sa vie laborieuse et solitaire se double de deux activités essentielles : la lecture de la Bible et l'écriture.

Il avait rencontré la Bible par hasard en 1983 (il avait trente-trois ans). Pendant une heure tous les matins il s'adonne à la lecture de la Bible dans le texte d'origine, en hébreu qu'il a appris par lui-même : il se lève à cinq heures pour traduire la Bible; pourtant il se dit non-croyant... Et le soir quand il rentre du travail, il s'adonne à l'écriture de textes personnels : des textes poétiques, des romans, des articles.

Il écrit des livres sobres, intenses, où la parole est distillée, de vraies épures.

« Une fois, un jour » est son premier livre.

Parler est pour lui une aventure très risquée : « parler c'est parcourir un fil. Ecrire c'est au contraire le posséder, le démêler ».

Parler c'est, pour lui, une aventure de funambule.

Ecrire c'est se rendre maître des mots, même s'il y a dans l'écriture, à partir du moment où elle est divulguée, dit-il, une sorte de mensonge. Quand on sort de ce temps de miracle où l'on recrée le monde par la magie de l'écriture, cela devient faux.

Les mots, sont pour lui une préoccupation permanente.

Atteignant difficilement le statut de médiateurs, les mots restent longtemps à l'état d'objets. Comme il le faisait, enfant, de ses jouets, il faut en quelque sorte qu'il les casse, pour leur faire rendre l'âme, plus exactement pour découvrir leur âme.

Déjà il a changé son prénom : Harry, hérité d'une parente américaine, en Erri, de consonance italienne, par conviction politique anti-américaine.

Le titre de son premier livre, il le change en son inverse : ce « une fois, un jour », en français, fut à l'origine, en italien : « non ora, non qui », c'est-à-dire plutôt son contraire : pas ici, pas maintenant ! et il est revenu à ce titre, comme si, inverser les mots était une façon de poser un autre regard sur le temps, ou de montrer leur insuffisance à cerner la pensée.

« Même si les mots, de par leur nature secourable, donnent de la lumière, ils font en réalité de l'ombre, ils sont des signes obscurs tracés contre l'immensité d'une enfance, quelle qu'elle soit » écrit-il.

Il est vrai que les mots sont en quelque sorte réducteurs ; ils ciblent, dans l'immensité du ressenti, du vécu, du perçu, quelques points qui permettent d'éclairer le monde, de le penser, d'échanger, mais ils ne peuvent rendre compte de l'infinité et de la complexité qui nous entoure. Ils sont décevants, appauvrissants.

Il semble qu'Erri soit toujours à la recherche de l'âme des mots. Il apprend par lui-même de nombreuses langues, en particulier il s'attelle au yiddish et à l'hébreu comme langue primordiale. Nous avons vu que tous les matins, avant de partir au travail, il traduit pendant une heure, un texte biblique dont la pensée l'accompagne toute la journée. Le travail répétitif, intellectuellement vide, de tailleur de pierres lui permet de vivre, imaginativement, dans le monde de ces mots hébreux qu'il burine en même temps qu'il casse les pierres ; il publiera d'ailleurs plusieurs traductions originales. Ainsi l'Ecclésiaste (Qohélet) dont le terme « vanité »

(vanité des vanités, tout est vanité) lui procure une insatisfaction telle qu'il lui cherche intensément une traduction plus adéquate. Il trouve que ce mot (hevel en hébreu) veut aussi dire : buée, évanescence, gaspillage. Sa vie n'est-elle pas « buée », comme le fut celle d'Abel (frère de Caïn), une vie évaporée, Abel dont le nom est proche phonétiquement de « hevel » ? Une vie éclatée, gaspillée, la sienne, aussi ! (Nous nous souvenons qu'il se vit comme un « écho dilapidé »...).

Chercher sans cesse à buriner le sens des mots, il dit de cette préoccupation : « c'était une marotte de bègue, être attentif au sens des mots, ne pouvant pas en respecter la lettre ».

Les mots sont des signes obscurs qui masquent la réalité des choses et des êtres.

Les mots ne remplacent ni les coups ni les caresses.

Les mots n'arrivent pas à établir le lien avec la mère, ils le détruisent au contraire, ils brisent la complicité qui pourrait exister entre deux êtres.

Les mots sont pour lui lourds de risques : une fois prononcés, on ne peut revenir en arrière.

Les mots « finissent par contraindre à l'exil, à la prison, ou pire. »

Alors il se tait, les mots meurent sur sa bouche avant même de les avoir émis.

Il reçoit, il entend, il est « comme un entonnoir » pour la parole des autres, leur interlocuteur préféré, car muet. On le gave de mots jusqu'à le détruire. Sa mère, volubile, angoissée, lui raconte tous les malheurs du monde avec vivacité. Les mots de la mère s'imprègnent en lui et il se croit coupable, de tout. Il a seulement envie de dire : « je ne l'ai pas fait exprès » !

Son silence d'ailleurs lui permet d'être souvent accusé à tort, et il en tire une jouissance ; c'est comme si on lui attribuait un pouvoir qu'il n'a pas : le pouvoir de faire du mal. Sa vraie force est d'être détenteur de la vérité, mais il ne la divulgue pas. Sa force est dans le silence.

Un autre personnage de son histoire est la bonne qu'ils auront plus tard : Philomè. Quand ils habiteront une maison dans un quartier plus riche de Naples, où il ne se sentira jamais bien d'ailleurs, ils auront une bonne. Celle-ci est sourde. Contrairement à Erri, elle n'entend pas, mais elle parle sans arrêt. C'est une handicapée du langage, elle aussi, mais d'une autre manière, et une vraie complicité pourra naître entre eux. Par son silence, il devient le préféré de la bonne.

Telle est la configuration dans laquelle éclot et se développe le bégaiement d'Erri de Luca : la contrainte du silence, l'emprise d'une mère omniprésente et angoissée, la distance d'un père, la tension intérieure, la culpabilité, en font un être impénétrable à la parole rare, retenue, fragmentée. Pour autant la clef du bégaiement ne nous est jamais donnée, d'autant plus qu'il ne s'agit pas d'une thérapie mais d'une autobiographie, forcément subjective.

A l'adolescence, le bégaiement quitte peu à peu Erri, mais il est toujours aussi peu disert, quasi mutique. Il écrit qu'à ce moment-là de sa vie, il devient « absent », d'une absence impénétrable. Il sent le froid le gagner, il est habité par le gel, le gel du corps et le gel des mots. Ces « mots gelés » font penser à ceux du Quart Livre, de Rabelais, auxquels il les a peut-être empruntés, qui sont des objets aussi encombrants que des pierres. Nicole Fabre, psychanalyste et écrivain, a intitulé un livre sur le bégaiement : « Des cailloux plein la bouche » ( en allusion à Démosthène), des mots qui buttent sur la paroi de cette bouche muselée par la révolte, la culpabilité, la peur. Il s'absente des mots.

L'adolescence c'est aussi la période des mots d'amour, de ceux que l'on susurre à l'oreille de la bien-aimée. Erri ne peut en aucun cas partager le bonheur des camarades de son âge, aller à la rencontre de l'amour. Lui reste en attente devant la grille du jardin (du jardin d'Eden).

(Je me souviens combien de jeunes adultes m'ont confié, en thérapie, leur désarroi dans la rencontre amoureuse où les « mots » jouent un rôle d'approche si important et où ils se sentaient complètement démunis.)

« Parler c'est parcourir un fil » écrivait Erri. Dans ce rôle de funambule, d'équilibriste, il est devenu expert. Enfant il excellait dans la recherche d'équilibres impossibles comme faire tenir une fourchette debout sur ses quatre dents... Plus tard, lui, le petit pêcheur de l'île d'Ischia, se passionnera pour la montagne et deviendra un alpiniste de haut niveau. Il sera un spécialiste du rocher où il joue avec des équilibres vertigineux ; il fera, cinquantenaire, l'ascension des plus hauts sommets de l'Himalaya comme il le raconte dans son livre « Sur les traces de Nives », et des Dolomites, cadre d'un de ses récents livres, âpre et sensible : « Le poids du papillon. »

Cet amour du « rocher » auquel il s'agrippe farouchement, sans jamais agresser la montagne, dit-il, est comme un retour fusionnel à la terre-mère, à la mère. (Et il l'exprimera politiquement dans son combat récent contre le tunnel ferroviaire Lyon-Turin qui lui valut un procès retentissant !).

C'est dans l'écriture qu'il se réalisera.

Il écrit comme un tailleur de pierres, avec précision, exigence, délicatesse. Il habite les mots, les parcourt comme une abeille parcourt son alvéole de cire. Comme un sculpteur, il cherche le « grain de la pierre », le grain des mots :

« La main fiévreuse palpe le grain de la pierre  
S'accroche au creux d'une blessure  
Suit l'arête d'un visage  
S'émeut de la callosité d'une paume

Écriture d'un tailleur de pierres  
Qui bâtit à ciel ouvert une épure  
Respect des êtres et pudeur des mots  
Le bâtisseur s'est fait jardinier de l'âme. »

écrivais-je à propos de son livre « Trois chevaux » (voir n°3 de Polyphonie)

Depuis longtemps il ne bégayait plus. Mais la hantise des mots ne le quitte pas.

A la fin de son livre « Une fois, un jour », il imagine sa propre mort et il écrit :

« tous les mots tombent à la renverse, moi je vais me poser sur le sable du fond ».

Allusion à la mort de son camarade d'enfance, Massimo, mort noyé. Lui, il mourra sous une avalanche de mots !

J'ai eu l'occasion de rencontrer Erri de Luca. Et je l'ai entendu récemment dans un spectacle sur scène. Il est étonnant de voir qu'il parle avec facilité, même en français. Son bégaiement a donc eu une issue favorable.

Mais je pense que je peux lui appliquer cette phrase de Josyane Rey-Lacoste, qui écrit dans « Histoire d'un bégaiement » : « J'ai appris, comme l'animal lèche ses plaies, à me soigner moi-même et non pas à croire qu'il est possible de guérir de soi ».

Non pas guérir de soi, mais transformer son handicap en créativité originale.

Cet ouvrage « Une fois, un jour » est tout à fait important pour aider à comprendre ce que peut représenter le bégaiement, la vie douloureuse d'un bègue, même s'il existe non pas une, mais des formes de bégaiement. Certaines sévères, proches de l'éclatement de la psychose, à laquelle nous fait penser Erri de Luca par son attachement archaïque à la figure maternelle ; d'autres, moins sévères, sont plus proches d'une angoisse névrotique ; d'autres revêtent plutôt un aspect moteur : une précipitation de la parole qui se bouscule. Mais le signe qui les rassemble est un état de tension corporelle très particulier qui affecte l'émission de la parole. Les mots buttent comme sur un barrage qui tout à coup cède et les mots sortent dans un « débondement » précipité.

Parler c'est se risquer.

Je me souviens d'un petit garçon bègue de six ans, Florian , qui venait chez moi pour une thérapie du langage. Son jeu préféré était de préparer un long voyage dans le désert avec des Playmobil, des petits animaux de plastique et des objets divers. Il passait un temps considérable à se prémunir contre tous les dangers possibles : les préparatifs duraient toute la séance et il ne partait jamais... La parole était pour lui aussi risquée qu'une traversée du désert : tout son corps se tendait dans cette préparation de la parole qui n'advenait que rarement , fragmentée, haletante. il ne parvenait pas à « se séparer », à se « risquer », pour aller vers sa vie.

Les personnes bègues sont dans la souffrance, elles mènent une vie repliée, en marge de la société et en marge d'elles-mêmes. Les bègues légers sont parfois aussi malheureux que les bègues sévères.

Comme Erri de Luca, ils se sentent souvent en manque d'amour ; dans un rêve de fusion avec la mère, ils supportent mal l'intervention du « tiers séparateur », la distance nécessaire entre les êtres et dont « la vitre », transparente mais froide, peut représenter le symbole.

Souvent aussi, se sentant englués dans la culpabilité (« je ne l'ai pas fait exprès » disait Erri), ils se punissent par le bégaiement ou le mutisme, ce qui contribue à enraciner leur trouble.

Retourner contre soi l'agressivité dans une auto flagellation est une forme de comportement dans laquelle on peut trouver un soulagement, une force.

Y a-t-il une issue possible à ce trouble ?

L'exemple d'Erri de Luca le montre.

Les éléments constitutifs du bégaiement se mettent en place souvent très tôt dans la vie de l'enfant, c'est pourquoi il est nécessaire d'intervenir tôt, chez l'enfant jeune, non pas avec des exercices de contrôle, de surveillance, ou des traitements médicamenteux, mais une thérapie par le jeu, l'expression corporelle, une relation d'écoute, avec un thérapeute formé à cette approche, dans une relation privilégiée où peuvent se résoudre bien des conflits encore non figés, où le thérapeute intervient dans cette dimension de « tiercité », où s'ouvre une séparation possible.

Chez les adultes atteints de bégaiement, la problématique est plus enkystée ; l'empêchement à parler fait partie d'eux-mêmes si bien que, paradoxalement, ils ont du mal à s'en détacher. Le thérapeute cependant peut jouer un rôle important d'écoute, d'accompagnement, d'appui technique... : leur apprendre la détente corporelle, partager avec eux la pose de la voix, leur apporte une aide réelle et libère leur angoisse, leur permettant de prendre le risque de la parole. Il s'agira surtout d'appivoiser les mots, de ne pas guerroyer

contre eux, de les accueillir, les habiter. Et la rencontre thérapeutique, avec sa dimension transférentielle, sera le moteur essentiel d'une prise de parole apaisée.

Comme le fait Erri de Luca dans son spectacle philosophico-poétique, musical, « Quichotte et les invincibles », où les mots arrivent en paix, distillés, habités d'une plénitude rare. Ce Don Quichotte des temps modernes ne se bat plus contre les mots, mais contre les injustices du monde.

Les plumes de l'Ange ne resteront plus collées à sa bouche, et la vitre de séparation s'efface au grand soleil de la rencontre et de l'engagement !

*Geneviève Dubois*  
Phoniatre, Thérapeute T.L.C